

La vie à la campagne

D'ailleurs, au sujet du samovar et des samovars : comme je l'ai appris plus tard, le samovar était un luxe immense en ces temps là. Il était loin d'être présent dans toutes les isbas. Les seuls pouvant se permettre le luxe d'un samovar, ou plus encore, une horloge à coucou, étaient les familles des *Piteriaki*, et les deux seuls commerçants. Le samovar, l'horloge à coucou, l'isba à cinq murs en construction, tout cela était la conséquence du départ de trois des fils de mon grand père pour travailler à Petersbourg. L'opinion était que les propriétaires de samovars étaient des gens fortunés et on pouvait entendre dans le village «chez eux on boit du thé tous les jours» pour dire de quelqu'un qu'il avait un train de vie aisé. Чаепитие était effectivement un luxe en ces temps là. Pour se le permettre il fallait acheter du thé et du sucre, or l'argent était quelque chose d'inaccessible pour les moujiks. En effet, les foyers de paysans vivaient en quasi autarcie dans nos régions, même en ce début de XX^{ème} siècle. Tout se produisait en famille, que ce soit le pain, la viande, le lait, le beurre et l'huile, et dans nos contrées cela allait jusqu'aux vêtements de lin cousus avec des toiles самотканого. Toutes les isbas avaient des métiers à tisser et dans chaque isba les grand-mères tissaient. Les tisseuses les plus expertes étaient louées pour la finesse de leurs toiles. Les toiles servaient à coudre les vêtements, le plus grossier allait aux culottes. On tissait même les nappes et les carpettes. Ce qui faisait que l'argent n'était nécessaire que pour le thé, le sucre, le pétrole et la farine blanche. La farine était elle aussi un signe de grande opulence. Rares étaient ceux qui cuisaient des gâteaux à la farine blanche et encore, que pour de grandes fêtes.

Aussi étrange que cela puisse paraître, les oeufs servaient de monnaie d'échange dans notre village. Яйцо – одна копейка. Au contoire de Kornilov-Sokolov, au prix d'un oeuf, on pouvait obtenir un verre de graines ou une paire de bonbon acidulés. Toujours chez Sokolov, une donzelle pouvait se procurer un ruban en échange d'une double douzaine d'oeufs et les gars, pour peu qu'ils aient maraudé un четвертак d'oeufs, obtenaient assez de водка pour se saouler à plein. Pour autant, les moujiks étaient constamment préoccupés par la question de comment dénicher un sou. Pour la vie courante l'argent n'était pas nécessaire, mais sans lui, impossible de marier sa fille, impossible de fiancer le fils, de faire un baptême, un enterrement. Même humble, mais toute fille rêvant de se marier se devait d'avoir un trousseau. Cela supposait l'achat d'une paire de robes mouchetées et de deux trois foulards. Le mariage supposait aussi des dépenses en водка, en gâteaux blancs.

À part cela, tous les gars du village brûlaient d'envie d'avoir un traîneau léger pour l'hiver et un tarantass pour l'été. C'était là le summum du bien être matériel et le symbole de la bonne marche des affaires. Au village, on désignait les propriétaires de санок и тарантасов et les filles au solide trousseau par les expressions славутниками или славутницами, sans doute car émanait de ces gens là un sentiment de gloire. Les dépenses afférentes à ces acquisitions étaient de quelques dizaines de roubles et supposaient d'économiser chaque kopeck. Dépenser гривенник ou, dieu m'en préserve, un rouble était considéré comme